



NOUVEAU

THÉÂTRE
DE L'EUROPE

direction Stéphane Braunschweig

Les Particules élémentaires

de
Michel Houellebecq

mise en scène
Julien Gosselin

Les Particules élémentaires

de **Michel Houellebecq**
mise en scène **Julien Gosselin**
Si vous pouviez lécher mon cœur

12 septembre – 1^{er} octobre
Odéon 6^e

durée 3h50

1^{re} partie 1h40 / entracte / 2^e partie 1h40

TRAVERSES

Mardi 26 septembre – 20h
**La Scène imaginaire
de Julien Gosselin**

Entretien avec Arnaud Laporte
En coproduction avec France Culture

Le Café de l'Odéon vous accueille
les soirs de représentation avant le
spectacle et pendant l'entracte.



Des casques amplificateurs destinés
aux malentendants sont à votre
disposition. Renseignez-vous auprès
du personnel d'accueil.

La Maison diptyque apporte
son soutien aux artistes de
la saison 17-18

avec

Joseph Drouet
Denis Eyriey
Antoine Ferron
Noémie Gantier
Carine Goron
Alexandre Lecroc-Lecerf
Caroline Mounier
Victoria Quesnel
Geraldine Roguez
Maxence Vandeveld

adaptation et scénographie
Julien Gosselin

lumière et régie générale
Niko Joubert

création musicale
Guillaume Bachelé

vidéo
Pierre Martin

régie vidéo
Jérémy Bernaert
son

Julien Feryn

costumes

Caroline Tavernier

assistant à la mise en scène
Yann Lesvenan

administration, production,
diffusion

Eugénie Tesson

logistique de tournée

Emmanuel Mourmant

assistant à l'administration

Paul Lacour-Lebouvier

et l'équipe de
l'Odéon-Théâtre de l'Europe

créé le 8 juillet 2013 au Festival d'Avignon
texte publié aux éditions Flammarion (1998)

remerciements à Carlsberg, à toute l'équipe
de Motus et aux candidats Arthur et Arnaud

production Si vous pouviez lécher mon cœur

coproduction Théâtre du Nord – CDN de
Lille Tourcoing Hauts-de-France, Festival
d'Avignon, Le Phénix – Scène nationale de
Valenciennes, La Rose des Vents – Scène
nationale Lille Métropole Villeneuve d'Ascq,
Théâtre de Vanves – Scène conventionnée
pour la danse, Le Mail – Scène Culturelle de
Soissons

avec le soutien du ministère de la Culture et
de la Communication / Drac Hauts-de-France,
du Conseil régional Hauts-de-France, de la
SACD Beaumarchais, du Conseil général du
Pas-de-Calais et de la Ville de Lille

Si vous pouviez lécher mon cœur et Julien
Gosselin sont associés au Phénix – Scène
nationale de Valenciennes, au TNT – Théâtre
National de Toulouse, au Théâtre National
de Strasbourg

#LesParticulesélémentaires

Ironie, poésie, utopie

On dit souvent que l'écriture de Houellebecq est cynique et désespérée. Désespérée, à la rigueur, ça pourrait m'aller. Mais cynique ? S'il était cynique, son regard d'écrivain dominerait ses sujets avec hauteur, laisserait tomber sur eux un jugement empreint de supériorité. Ce n'est pas le cas. Par contre, autant sa perception des choses est dénuée de cynisme, autant elle est chargée d'ironie. Une ironie qui a évidemment une forte dimension satirique. Mais chez Houellebecq, satire et compassion font très bon ménage. C'est un écrivain assez puissant pour pointer les travers sans nécessairement leur imposer une certaine violence moralisatrice. J'aime énormément cette qualité chez lui.

Il ne s'en tient pas à l'ironie. Elle s'accompagne toujours d'autre chose, qui est comme la marque de fabrique de son écriture : une sorte de nonchalance clinique. Je parlerais volontiers d'ironie molle, mais ce n'est pas de mollesse qu'il s'agit, parce que c'est très précis. Cette précision n'est pas réductible à un signe formel. Cette ironie est comme un élément atmosphérique, elle colore tout, mais de façon à pouvoir passer complètement inaperçue. En plongeant son lecteur dans cette atmosphère, Houellebecq le laisse prendre ce qu'il lit au premier degré, ou au deuxième, ou comme il voudra. Il lui laisse le choix. Et même, quand on l'a beaucoup pratiqué, on finit par s'apercevoir qu'il n'y a même plus besoin de choisir. On peut flotter, se laisser porter entre différents niveaux de lecture. Il y a une sorte d'indétermination qui produit des effets d'une beauté très particulière, parce qu'une fois encore, c'est en même temps d'une extrême précision. J'ai entendu de grands spécialistes universitaires parler de Houellebecq, et il m'a semblé qu'ils partageaient cette impression. Ce sont souvent des dix-neuviémistes, des spécialistes de Balzac, par exemple. Dans leur domaine de compétence, ils peuvent produire des commentaires d'une exactitude typiquement universitaire. Et quand ils abordent Houellebecq, ils sont évidemment capables de conduire des recherches du même ordre, sur tel ou tel aspect de l'œuvre, sur les références à Schopenhauer, sur l'utilisation de certaines thèses scientifiques... Mais d'un autre côté, quand il s'agit d'humour ou d'ironie, ils acceptent de ne pas conduire l'analyse à son terme et de laisser une sorte de liberté de pensée, comme si la lecture produisait divers points de vue différemment orientés, mais légitimes.

L'ironie imprègne la phrase de Houellebecq. Elle fait le sel de son écriture. C'est elle qui lui donne son rythme : une sorte de mouvement de bascule entre deux plateaux d'une balance. Une bascule qui s'opère autour d'un point-virgule plutôt que d'un point final. Du coup, le balancement est comme ramolli – encore cette mollesse !... – ou estompé. Ce qui crée la beauté, chez Houellebecq, c'est son sens du médian ou du médium, disons sa sensibilité particulière à la médiocrité au sens littéral : le médiocre, c'est ce qui est situé dans une moyenne, mais une moyenne faible, fragile, toujours menacée de basculer dans le minable, sans succomber tout à fait. Devant les individus et la société où ils vivent, Houellebecq explore une zone grise, une grisaille qu'il parsème d'éclats de lyrisme, de poésie, mais le médium de sa peinture, ce qui en fait le liant, c'est toujours cet être moyen, socialement, intellectuellement, comme dans *Extension du domaine de la lutte*, cette classe de gens qui vivent dans des bureaux et qui se débrouillent comme ils peuvent dans ces décors-là avec leurs obsessions sexuelles... Cette grisaille, ce sens du flou, on le retrouve dans sa phrase, parce que comme chez tout véritable écrivain forme et fond sont étroitement liés. Le point-virgule, c'est la figure de ponctuation de cette zone médiane. Elle instaure une séparation, mais légère, une fermeture, mais incertaine, une sorte de vacillation, un appel vers la suite, un tremblé.

Il y a par exemple une phrase que j'aime beaucoup, et qu'on a gardée dans le spectacle. Il est question du professeur Desplechin. Houellebecq décrit sur plusieurs lignes ses penchants d'homosexuel refoulé. Il ironise comme il sait le faire. Et pour terminer il écrit ceci : "il n'arrivait plus à se souvenir de sa dernière érection ; il attendait l'orage". C'est typiquement houellebecquien. La phrase a un versant qui est brutal, concret, dénué de toute poésie ; et puis un autre qui ouvre sur des arrière-plans lyriques, et qui a une tonalité presque baudelairienne, jouant sur la sensation, sur l'émotion, peut-être sur de vagues réminiscences – on peut penser au "coup de foudre", mais aussi aux "orages désirés" d'une fameuse formule de Chateaubriand... Entre les deux versants, il pose un point-virgule. Il pose un lien, mais sans spécifier lequel. Le corporel – point-virgule – le spirituel. Quel est leur point de jonction ? à vous de voir, à vous de faire la bascule. Chez Houellebecq, on est toujours dans ce battement. Il parvient à composer dans un même mouvement une élévation vers le ciel poétique et une chute vers la tristesse insondable. C'est ce que j'aime tellement chez lui.

Ce qu'on dit de sa phrase, on pourrait le dire de tout son roman. Il est question d'une lamentable histoire, mais racontée sur fond d'avenir radieux. Oui ou non, est-ce que Houellebecq désire qu'advienne le monde dont il parle à la fin des *Particules* ? J'ai toujours du mal à me faire un avis. Peut-être qu'à la fin des 120 représentations restantes, ce sera plus clair !... Mais à certains égards je pense que la réponse serait oui. Imaginez une société où on pourrait avoir des relations sexuelles par amabilité – une société où la sexualité serait elle aussi un domaine où pourrait s'illustrer un principe fondamental chez Houellebecq, le principe de bonne volonté. Bien sûr que c'est une utopie : il n'existe pas de communauté durable où la sexualité soit une manifestation possible de la bonne volonté, où les frontières ne seraient pas aussi rigides entre individus. Mais une telle société serait certainement sortie de l'ère de l'individualisme libéral. Cette sortie-là, il me semble que Houellebecq la désire, et personnellement, je le rejoins là-dessus. Certains lecteurs virulents voient la réponse plus que la question : dans ce monde poétique qu'invente Houellebecq, et sur lequel il revient souvent, notamment dans *La Possibilité d'une île*, ils ne voient qu'une pseudo-communauté fascistoïde. Moi, je vois surtout la question qu'il pose : celle des limites de l'individualisme, celle de la liberté. Et si on le lit comme moi, on voit qu'étrangement, les seules "solutions" vers lesquelles il pointe, qu'il s'agisse de contrer l'individualisme ou le libéralisme, ce sont la justice, la bonne volonté et l'amour. Je dis que c'est étrange, parce qu'on voit en lui un cynique, un narcissique, alors qu'au fond il brandit les armes de la naïveté la plus radicale. C'est une naïveté combattante – autant dire, à un certain point de vue, un aveu d'échec. Mais je suis convaincu que si on arrive à déchiffrer ce point de naïveté chez Houellebecq et à l'assumer avec lui, sa lecture devient encore plus passionnante. Quand le combat est mené, quand la compétition sexuelle a eu lieu et qu'on a échoué, car on échoue toujours à un moment ou à un autre, quand on est au-delà de la défaite, c'est alors qu'il faut retrouver suffisamment de naïveté pour continuer à essayer de vivre. Pour croire en l'amour, en la justice. Moi, ce genre de pensée m'aide à vivre. Houellebecq, qu'on a pu dire nihiliste, porte cela dans son écriture. L'ironiste s'attrape par les tirants de ses bottes pour se hisser jusqu'à la lune, et nous avec... C'est une sorte de *bootstrap* d'après tous les désastres. Une façon élégante de surmonter, ou plutôt de traverser en beauté, la dépression de l'époque.

Julien Gosselin

Propos recueillis par Daniel Loayza
Paris, 2 octobre 2014

“Je suis bon en morts”

Les *Particules élémentaires* paraît en 1998. En 2005 (année de *La Possibilité d'une île*, qui remporte le prix Interallié), dans un entretien filmé avec Sylvain Bourmeau, Michel Houellebecq parle à bâtons rompus de l'origine en partie autobiographique de son texte, en commente l'accueil public et critique, explique pourquoi les filles sont jolies et pourquoi les scènes de sexe sont plus difficiles à écrire que les scènes d'agonie. Depuis, il a obtenu le prix Goncourt pour *La Carte et le territoire* (2010), publié *Soumission* (2015), tenu son propre rôle dans *L'Enlèvement* de Michel Houellebecq, de Guillaume Nicloux (2013). À l'occasion de la mise en scène des *Particules élémentaires*, Sylvain Bourmeau a repassé un coup de fil au romancier et lui a demandé, entre autres, ce qu'il en est de son rapport au théâtre.

“Tout est irréversible” :

Les Particules version 2005

Michel Houellebecq – Le point de départ, en fait, c'est un truc qui est réglé assez rapidement dans le livre. C'est une brève histoire familiale des grands-parents, des parents, des passages par les Trente Glorieuses puis Mai 68... Je me suis rendu compte que c'était un livre anti-soixante-huitard mais ce n'était pas mon objectif, en fait, c'était plutôt le développement de la consommation depuis 1945, mon sujet – 68 n'était qu'un moment. C'est marrant parce que je n'ai pas eu le sentiment d'avoir été animé par une haine anti-soixante-huitarde à aucun moment de ma vie, et pourtant ça donne cette impression, mais je pense que c'est les récepteurs qui l'ont pris comme ça. À tort, oui, quand même, parce qu'il semblerait qu'ils aient du mal à accepter qu'ils font partie de l'histoire, qu'on peut les examiner comme un fait historique, sans les trouver forcément sympathiques ni antipathiques, mais enfin que c'est du passé. Mais bon, les gens qui m'attaquent, j'apprécie plus ou moins... Je ne suis pas contre les attaques pertinentes. Je n'ai pas lu le livre de Nancy Huston, *Professeurs de désespoir*, mais sa thèse me paraît juste, elle a raison de me classer ainsi que Thomas Bernhard dans une lignée post-schopenhauerienne de professeurs du désespoir. Je veux bien être attaqué là-dessus parce que c'est juste.

Sylvain Bourmeau – En revanche, nouveau réactionnaire...

M. H. – Ça c'est un peu... c'est un manque de profondeur parce que fondamentalement dans tous mes livres il y a l'idée que tout est irréversible, aussi bien les destinées des personnages que celles des sociétés. Un réactionnaire c'est quand même quelqu'un qui pense souhaitable de revenir à un état antérieur. Mais pour le penser comme souhaitable il faut déjà le penser comme possible... J'ai l'impression au contraire que mes livres sont totalement pénétrés du caractère irréversible de toute mutation. Quand on pense ça suffisamment, on ne se pose même pas la question de savoir si un état antérieur était bien ou pas, c'est une question qui n'a pas de sens. – Au fond, je n'avais pas exagéré l'importance de la question de la sexualité... C'est en méditant sur les animaux. Tous les animaux sacrifient leurs vies pour un rapport sexuel, au bout du compte. Je pense que l'empreinte doit être forte, l'empreinte biochimique de ce qu'a été toute la vie animale depuis l'origine du monde.

S. B. – Il y a un procès de civilisation, quand même...

M. H. – Oui mais à mon avis il doit y avoir une limite à l'action de la civilisation sur l'homme. Cette limite est difficile à fixer, certes. Mais enfin le déterminisme biologique reste très puissant. Et refuser toute intervention sur la biologie humaine me paraît vraiment d'un conservatisme exagéré, pour le coup. En fait l'être humain tel qu'il est construit n'est pas fait pour vivre 80 ans, tout se casse la gueule avant la fin, toutes les fonctions sophistiquées, la vision, l'audition, tout ça périclité absurdement. L'être humain était conçu pour se reproduire une ou deux fois et crever, en fait... Cette école d'ingénieurs agronomes m'a quand même été utile, parce que je me souviens d'un cours de génétique des populations où il était clairement établi que la valeur sélective d'un individu c'était le nombre de descendants qu'il procréait. Point final. C'était la seule chose qui comptait. C'est un système à un paramètre. Donc un individu vivant très très longtemps et ne procréant aucun descendant a une valeur sélective nulle, un individu qui procréerait beaucoup et mourrait rapidement a une valeur sélective très élevée. Ça m'a impressionné, ce simple fait. Donc voilà pourquoi les filles sont jolies (*rires*), voilà pourquoi les colibris ont des parades qui les font repérer immédiatement par leurs prédateurs, le fait qu'ils meurent n'a aucune importance, l'essentiel c'est qu'ils soient repérés par la femelle, même si les prédateurs les repèrent aussi. Tout ça pour dire que, non, je n'accorde pas une importance exagérée à la sexualité.



photos de la création 2013 © Simon Gosselin



LIEU DU CHANGEMENT





S. B. – La fin du roman est très impressionnante...

M. H. – J'aime bien les emboîtements, les structures emboîtées, c'est un truc qu'on a eu tort de laisser tomber à mon avis. La fin, je l'ai écrite sur place, en Irlande, dans une maison installée sur la côte. Et c'est impressionnant, les mouvements de lumière donnent l'impression qu'une vérité va apparaître, quelque chose comme ça. On a l'impression que c'est l'endroit idéal pour faire une trouvaille géniale qui peut changer le sort de l'humanité en quelques heures... Il y a aussi le fait que je ne rate jamais mes scènes de mort. C'est l'une de mes grandes spécialités. Je suis vraiment bon en morts. Les enterrements, les morts, tout ça... C'est vraiment très agréable à écrire (*rires*), ce sont des moments où l'attention se fixe vraiment sur des détails qui deviennent inoubliables. Où tout paraît avoir un sens, des détails sans rapport, quelqu'un qui passe dans la rue, une chanson entendue à la radio, tout paraît faire sens. À l'opposé, les scènes sexuelles sont extrêmement difficiles à écrire pour la raison inverse : tout devient flou. Pour moi les moments de mort sont des moments de vision extraordinairement nets, toutes les perceptions sont détachées et s'inscrivent dans la mémoire, perception visuelle et auditive, ce sont vraiment des scènes très gratifiantes à écrire. Il y a des structures qui sont plus fortes que moi dans cette affaire-là, parce que ce n'est pas pensé du tout, ça. Et même le fait de le dire n'y change rien... J'ai fini par me résigner et après beaucoup de souffrance à être positiviste.

S. B. – Comtien !

M. H. – Oui, enfin surtout positiviste. C'est-à-dire à admettre l'idée que les questions métaphysiques sont vides de sens et que la philosophie appartient à la littérature, point final.

S. B. – Que l'épistémologie est plus intéressante que la métaphysique...

M. H. – Au fond oui, que si l'on veut la vérité, il faut s'adresser à la science qui est là pour ça, et à l'épistémologie qui la cadre. Mais il m'a fallu trente ans pour arriver à cette évidence que l'effort philosophique de l'humanité avait été accompli en vain.

Propos extraits du film *Gracias por su visita* (juin 2005)

“Le style étant lui-même passablement hystérique...” :

Les Particules version 2014

S. B. – Seize ans après, quel regard rétrospectif portes-tu sur *Les Particules élémentaires* ?

M. H. – Il me semble qu'il y a une accumulation hystérique d'événements, d'idées... et que c'est assez cohérent, le style étant lui-même passablement hystérique, autant que dans *Extension du domaine de la lutte*. À partir de *La Possibilité d'une île*, j'ai de plus en plus radouci, assoupli le style, le but étant de le rendre moins visible. L'harmonie s'est mise à avoir de l'importance à mes yeux.

S. B. – Comment vis-tu l'adaptation de tes œuvres, au cinéma ou au théâtre ?

M. H. – J'ai connu un peu tous les cas de figure :

- Celui où le projet ne me convainc pas, et où je refuse (*Plateforme* au cinéma).
- Le cas où je suis directement impliqué (*Extension du domaine de la lutte* au cinéma et au théâtre, *La Possibilité d'une île*). Là, évidemment, je souhaite le succès.
- Le cas où j'accepte, mais où on ne me demande pas de participer (*Les Particules élémentaires* au cinéma et au théâtre). Là, je suis curieux.

S. B. – Imagines-tu un jour écrire une pièce de théâtre ?

M. H. – Je n'y ai jamais pensé. Je ne sais pas.

S. B. – Qu'as-tu retiré de ton expérience de la mise en scène au cinéma, du travail avec des comédiens ?

M. H. – *A priori*, il m'était plus facile de parler avec les techniciens, j'avais un peu peur des acteurs. Sans doute parce que je me sentais capable de cadrer, de monter... certainement pas de jouer. C'est surtout le fait de devenir moi-même acteur qui a changé ma perception. Je comprends mieux de quoi il s'agit, maintenant.

Propos recueillis en juin 2014

“C'est une chose curieuse...”

Ils longèrent le musée d'Orsay, s'installèrent à une table en terrasse du *XIX^e siècle*. À la table à côté une demi-douzaine de touristes italiennes babillaient avec vivacité, tels d'innocents volatiles. Djerzinski commanda une bière, Desplechin un whisky sec.

“Qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ?

– Je ne sais pas...” Desplechin avait réellement l'air de ne pas savoir. “Voyager... Un peu de tourisme sexuel, peut-être.” Il sourit ; son visage lorsqu'il souriait avait encore beaucoup de charme ; un charme désenchanté, certes, on avait visiblement affaire à un homme détruit, mais un vrai charme tout de même. “Je plaisante... La vérité est que ça ne m'intéresse plus du tout. La connaissance, oui... Il reste un désir de connaissance. C'est une chose curieuse, le désir de connaissance... Très peu de gens l'ont, vous savez, même parmi les chercheurs ; la plupart se contentent de faire carrière, ils bifurquent rapidement vers l'administratif ; pourtant, c'est terriblement important dans l'histoire de l'humanité. On pourrait imaginer une fable dans laquelle un tout petit groupe d'hommes – au maximum quelques centaines de personnes à la surface de la planète – poursuit avec acharnement une activité très difficile, très abstraite, absolument incompréhensible aux non-initiés. Ces hommes restent à jamais inconnus du reste de la population ; ils ne connaissent ni le pouvoir, ni la fortune, ni les honneurs ; personne n'est même capable de comprendre le plaisir que leur procure leur petite activité. Pourtant, ils sont la puissance la plus importante du monde, et cela pour une raison très simple, une toute petite raison : ils détiennent les clefs de la certitude rationnelle. [...] À ce besoin de certitude rationnelle, l'Occident aura finalement tout sacrifié : sa religion, son bonheur, ses espoirs, et en définitive sa vie. C'est une chose dont il faudra se souvenir, lorsqu'on voudra porter un jugement d'ensemble sur la civilisation occidentale.” Il se tut, pensif. Son regard flotta un instant entre les tables, puis se reposa sur son verre.

Michel Houellebecq : *Les Particules élémentaires* (J'ai Lu, 2000, p. 267-268)

Septembre

20h Grande salle

Scènes imaginaires

Julien Gosselin

Entretien avec Arnaud Laporte.

À travers des extraits de textes de toute nature choisis par Julien Gosselin et lus par des comédiens qui lui sont chers, il s'agira de composer un portrait de l'artiste, dessiné sur le vif. Réalisation Baptiste Guiton.

14h30 Grande salle

Ce qu'on sait, ce qu'on ne sait pas Du vrai et du faux sur Internet

Conversation scientifique animée par Étienne Klein.

Avec Gérald Bronner, professeur de sociologie. Quelle est la part du vrai et du faux dans ce que propose Internet ? Informations, intoxications, croyances, faits alternatifs, comment échapper à la manipulation numérique ?

14h30 Salon Roger Blin

Les petits Platon à l'Odéon De la vérité et du mensonge

Avec Salim Mokaddem, professeur agrégé de philosophie.

Peut-on se fier à l'Internet ? Est-ce une source d'information ou de désinformation ? Comment démêler le vrai du faux sur les réseaux ?

mardi

26
sept

samedi

30
sept

samedi

30
sept

Cycles

Scènes imaginaires

Cartes blanches à des metteurs en scène invités dans la saison. Des portraits impressionnistes d'artistes dessinés à partir de leur imaginaire littéraire, musical ou pictural au fil d'un entretien avec Arnaud Laporte. En coproduction avec France Culture.

Ce qu'on sait, ce qu'on ne sait pas

La Conversation scientifique d'Étienne Klein se propose de parcourir avec ses invités la frontière qui sépare la connaissance de l'ignorance. Cycle enregistré en public, en coproduction avec France Culture.

Les petits Platon à l'Odéon

Pour les enfants à partir de huit ans, ateliers philosophiques participatifs qui aborderont la question du vrai et du faux en écho aux conversations scientifiques de la grande salle.

DES DÉBATS, DES RENCONTRES, DES INATTENDUS...

Traverses, ce sont tous les chemins – obliques, surprenants, voire buissonniers – que l'Odéon vous propose de suivre dans les alentours des spectacles et au-delà.

Inattendus

Hors cycles, pour se laisser surprendre, des événements programmés au gré des opportunités, des affinités ou de l'actualité.

Nocturnes

Masques sur les yeux, les spectateurs, voyants ou mal voyants, sont invités à trois séances de lectures dans le noir. Textes de Tchekhov, Shakespeare et Marguerite Duras, ces récits ont en commun de se tenir pendant la nuit.

Avec le soutien de Malakoff Médéric, Mécène des actions d'accessibilité.

Venez à plusieurs !

Carte TRAVERSES :
10 entrées
50€ / 30€

(moins de 28 ans)
Une ou plusieurs places lors de la même manifestation

Tarifs : 10€ / 6€

theatre-odeon.eu
01 44 85 40 40

#Traversesodeon

Octobre

20h Grande salle

Inattendus

Frederick Wiseman par Frederick Wiseman

Collaboration artistique Nathalie Boutefeu. Le grand cinéaste américain reviendra sur les cinquante premières années de sa carrière. Une carte blanche au cours de laquelle il évoquera sa façon de travailler, de filmer le quotidien, de monter ses documentaires. Une rencontre exceptionnelle ponctuée de projections inédites.

18h Salon Roger Blin

Nocturnes

Trois récits d'Anton Tchekhov

Textes lus par Jacques Bonnaffé.

Une nuit d'épouvante ; Les Huîtres ; C'était elle !

Humour, concision, sens aigu de l'observation, art de saisir son époque, Tchekhov est tout entier présent dans ces trois nocturnes écrits entre 1884 et 1886. À écouter dans le noir.

lundi

9
oct

mercredi

11
oct

Découvrez la programmation de la saison 17/18
de TRAVERSES sur theatre-odeon.eu

L'Odéon remercie l'ensemble des mécènes et membres*
du Cercle de l'Odéon pour leur soutien à la création artistique

Entreprises

Mécènes de saison

Axa France
Mazars

Grands Bienfaiteurs

Carmin Finance
Crédit du Nord
Eutelsat
SUEZ Eau France

Bienfaiteurs

AXEO TP
Cofiloisirs
Fonds de dotation Emerige

Particuliers

Cercle Giorgio Strehler

Mécènes

Monsieur & Madame
Christian Schlumberger

Membres

Monsieur Arnaud de Giovanni
Monsieur Vincent Manuel
Monsieur Joël-André Ornstein
& Madame Gabriella Maione
Monsieur Francisco Sanchez

Cercle de l'Odéon

Grands Bienfaiteurs

Madame Julie Avrane-Chopard
Madame Marie-Jeanne Husset
Madame Isabelle de Kerviler
Madame Marguerite Parot
Madame Vanessa Tubino

Bienfaiteurs

Monsieur Jad Ariss
Monsieur Guy Bloch-Champfort
Madame Anne-Marie Couderc
Monsieur Philippe Crouzet
& Madame Sylvie Hubac
Monsieur François Debiesse
Monsieur Stéphane Distinguin
Monsieur Laurent Doubrovine
Madame Sophie Durand-Ngo
Madame & Monsieur Fady Lahame
Monsieur Angelin Leandri
Madame Anouk Martini-Hennerick
Madame Nicole Nespoulous
Monsieur Stéphane Petibon
Madame Sarah Valinsky

Parrains

Madame Nathalie Barreau
Monsieur & Madame
David et Véronique Brault
Madame Agnès Comar
Madame & Monsieur Mercedes
et Léon Lewkowicz
Madame Stéphanie Rougnon
& Monsieur Matthieu Amiot
Monsieur Louis Schweitzer
Monsieur & Madame
Jean-François Torres

Et les Amis du Cercle
de l'Odéon

Hervé Digne est président
du Cercle de l'Odéon

Contact :
Fanny Pelletier
01 44 85 40 12
cercle@theatre-odeon.fr

*Certains donateurs ont souhaité
garder l'anonymat

Spectacles à venir

5 – 15 octobre / Berthier 17^e

Три сестры [Les Trois Sœurs]



d'**Anton Tchekhov**

mise en scène **Timofeï Kouliabine**

en langue des signes russe, surtitré en français et anglais

avec **Ilia Mouzyko, Anton Voïnalovitch, Klavdia Katchoussova, Valeria Kroutchinina, Irina Krivonos, Daria Iemelianova, Linda Akhmetzianova, Denis Frank, Alexeï Mejov, Pavel Poliakov, Konstantin Télégine, Andreï Tchernykh, Sergeï Bogomolov, Sergeï Novikov, Ielena Drinevskaïa**

7 – 15 novembre / Berthier 17^e

La Vita ferma [La Vie suspendue]



texte et mise en scène **Lucia Calamaro**

en italien, surtitré en français

avec **Riccardo Goretti, Alice Redini, Simona Senzacqua**

10 novembre – 22 décembre / Odéon 6^e

Les Trois Sœurs

un spectacle de **Simon Stone** artiste associé
d'après **Anton Tchekhov**
création

avec **Jean-Baptiste Anoumon, Assaad Bouab, Éric Caravaca, Amira Casar, Servane Ducorps, Eloïse Mignon, Laurent Papot, Frédéric Pierrot, Céline Sallette, Assane Timbo, Thibault Vinçon**

Ils soutiennent la saison



Licences d'entrepreneur de spectacles 1092463 - 1092464
Conception graphique : Atelier 1er Bekke & Behage



LES OBJETS ONT LEUR VIE

